

L'Abbé Léon Tolmer

PIERRE-DANIEL HUET, HUMANISTE,
PHYSICIEN ET TRADUCTEUR



[...] Tandis qu'il s'applique à traduire le texte grec [Origène] en latin pour en donner une version exacte et concise, à ne pas «s'en écarter de l'épaisseur de l'ongle», il lui vient tout à coup un scrupule : cette méthode de travail est-elle la juste, la vraie méthode? «Plaira-t-elle à ce siècle qui semble n'avoir de goût que pour les traductions libres et paraphrasées? Cette question, écrira-t-il, n'étant point alors décidée, et qui plus est, les savants ne l'ayant même pas agitée sérieusement, je pris la résolution d'en faire l'objet d'un traité particulier, dans lequel je m'efforcerais de réfréner la licence osée des traducteurs, et surtout de faire rentrer dans de sages limites ceux qui se mêlent de traduire les livres sacrés. Si ces limites avaient été respectées par ces bourreaux qui prennent audacieusement toutes les libertés possibles dans leurs interprétations, le sens pur et primitif de ces livres fût resté intact» (60). Le «traité particulier» paraît en 1661 sous ce titre *De Interpretatione*. Il est dédié à André de Graindorge, en souvenir de son frère Jacques qui vient de mourir. Huet évoque avec émotion l'amitié qu'il avait pour le cher disparu. «C'est à lui que je dois mes connaissances littéraires. Jacques venait tous les jours; il me lisait ses notes et moi je lui lisais les miennes. Comme il me trouvait pour ainsi dire inondé sous le flot de mes livres, il me demanda pourquoi. «C'est pour traduire Origène», répondis-je. Alors, il saisit le cahier sur lequel j'écrivais ma traduction, en lut quelques lignes et s'étonna de la négligence de mon style.

«Ce sont les premiers échafaudages de tes élucubrations, dit-il, tu les enlèveras quand sera dressé un édifice solide, ou tu leur donneras une autre ornementation». Comme je ne voyais pas où il voulait en venir : «Je ne comprends pas, Prémont, pourquoi cette traduction a besoin d'une autre traduction». Alors, aimablement comme toujours : «Je ne te demande pas une autre traduction, mais seulement que tu fasses quelque chose qui soit digne d'Origène, par un choix judicieux des termes, par un travail équilibré, sublime et presque divin, pour répondre à la dignité de ton auteur. Un discours vulgaire l'obscurcirait; un style inapproprié le mutilerait. Je veux de toi une oeuvre soignée qui nous fasse honneur à tous les deux. Il est à craindre, pourtant, qu'en la polissant avec trop de soin, ta traduction soit infidèle. Il faut qu'en te lisant, on voie Origène comme dans un miroir; aussi, laisse de côté tout vain ornement, et efface toute teinte étrangère à la couleur naturelle. Autre chose est d'avoir un style fleuri ; autre chose est de traduire exactement. Si tu m'en crois, dis qu'elles sont tes opinions sur la meilleure manière de traduire, et rédige-les en une brève dissertation. La lecture en sera agréable et utile. Le moment est propice : les lettres renaissent, et avec elles, le goût des traductions et des commentaires». Quelques mois après, Jacques mourait! Le souvenir de cet ami hante mes pensées. C'est à toi, André, que je dédie mon essai, en mémoire de ton frère, et je reporte sur toi l'affection qu'il avait pour moi» (61).

André Graindorge est profondément touché de la dédicace du *De Interpretatione*. «J'ai dit tous les *felix, faustum et fortunatum* quand j'ai su qu'on tenait votre ouvrage sous la presse», écrit-il à Huet le 24 avril 1661. «Je ne l'eusse pas cru de la taille que vous me marquez. Vous voilà plus gros auteur que vous ne croyez, et me voilà au frontispice d'un gros livre qui me fera rougir quand je me verrai si bien niché. Je tâcherai pourtant de n'y perdre pas contenance, je hausserai les sourcils et riderai si bien le front que je passerai pour un grand personnage, et vous ne vous repentirez pas, quand je prendrai ma mine de philosophe, de m'avoir si bien colloqué. Non, non, je ne rougirai pas quand je songerai que vous animez des cendres froides et que vous faites revivre notre cher défunt» (62)!

Et le livre commence, sous la forme d'une conversation familière entre Isaac Casaubon «qui a si bien réussi à traduire Polybe qu'on ne peut les distinguer l'un de l'autre», Fronton Du Duc et de Thou.

Dans tout discours, il faut d'abord de l'ordre. Les idées une fois couchées sur le papier, les arguments qui prétendent les défendre doivent être soigneusement choisis. Pas de hors-d'oeuvre. Tout ce qui est étranger au sujet n'y peut trouver place. Qu'on se risque alors à définir rigoureusement chaque chose : cela demande une grande circonspection. Tout est prêt maintenant pour la traduction.

Pour bien traduire, il faut d'abord s'attacher à la pensée de l'auteur et ensuite aux mots eux-mêmes autant que le permet le génie des deux langues, afin de rendre l'originalité du texte en toutes ses parties, sans restriction ni exagération. Autrement, la traduction ressemble à un miroir déformant, alors qu'il faut un portrait et dans son jour. Si le traducteur change la diction calme et douce de Xénophon en un style vif et impétueux; s'il transforme en aigle l'abeille attique, il montrera le masque et non la physionomie de l'historien grec. Il faut évidemment que dans ce cas il sache le grec; comment un interprète ignorant le grec peut-il reproduire Thucydide? Il faut qu'il cherche Thucydide dans Thucydide, et que sa version soit encore du Thucydide! Le traducteur doit donc ressembler à Protée et prendre, comme lui, les couleurs variées du caméléon (63). Il est à blâmer, cet interprète qui, aimant l'abondance et la richesse du style de Cicéron, les transporte dans sa version des oeuvres d'Aristote, dont le langage est précis et serré. «Traduisez Aristote en périodes cicéroniennes, vous faites une caricature; si vous imitez l'oiseau intrus qui ne se bornant pas à déposer ses oeufs dans le nid d'autrui, renverse à terre la couvée légitime, vous ne traduisez plus, vous interpolez » (64)!

Si pour l'Écriture et les Pères, la traduction littérale est seule admise, la dignité du sujet exige que ces livres soient rendus d'une manière très simple. Autrement, «c'est donner de l'absinthe pour du miel» (65). Les grammairiens et les historiens doivent aussi être traduits simplement : le caractère de ces écrivains doit transparaître dans la traduction. Quant aux orateurs et aux poètes, il convient de conserver la fleur de leur style, sans pourtant s'astreindre à une version littérale qui devient impossible. Et les écrivains scientifiques? «Quant aux livres de science, parerez-vous avec des mots la *Métaphysique* d'Aristote, la géométrie d'Euclide, les *Coniques* d'Apollonius, la *Thérapeutique* de Galien?

S' imagine-t-on sans sourire, Archimède faisant de l'éloquence sur le cylindre et la

sphère, ou Ptolémée déclamant sur la marche des astres? Ces choses s'enseignent et ne s'ornent point» (66). Dans la traduction de ces auteurs, surtout, il faut une fidélité sévère dans la transcription des mots et un soin minutieux dans la manifestation des pensées. Aussi, pour traduire des géomètres ou des astronomes, il faut être géomètre ou astronome. Mais s'il y a des passages obscurs? Le traducteur ne doit pas inventer une locution équivalente, mais se borner à donner en marge ou en note la signification des mots intraduisibles.

«Je me suis demandé, écrit Huet dans la préface du *De claris interpretibus*, si l'art de traduire n'apportait pas plus d'inconvénients que d'avantages à la littérature. En effet, des esprits habiles, malgré leur travail et leur soin, n'ont rien produit d'utile; leur ignorance des langues les a conduits à des versions lamentables. Ils ont enfanté des *monstres* en médecine et en mathématiques, bien qu'ils aient été de bons médecins et d'excellents mathématiciens» (67)! Et Pierre-Daniel Huet fait l'éloge de ceux qui ont su traduire comme il faut les oeuvres scientifiques de l'antiquité. C'est, entre beaucoup d'autres, Jean Pena, interprète châtié, qui s'indigne de voir Théodose malmené et mutilé dans les traductions arabes, au point que ses *Sphériques*, si clairs, sont devenus d'une obscurité révoltante. Ce même Pena a réussi à donner, des mathématiciens grecs, des textes si fidèles qu'on croirait les lire dans leur langue (68)! C'est le botaniste caennais Jacques Daléchamp qui a pu, après trente années de travail assidu, donner la meilleure traduction d'Athénée (69)! Et le livre se ferme sur la glorieuse mention des Oresme, Fauchet, Groulart, Amyot, Vigenère et Malherbe : ces génies qui ont peiné, et non sans fruit, pour épurer et pour fixer la langue française. Ils ont droit d'être considérés comme d'excellents traducteurs.

«C'est le véritable code de la traduction», a-t-on écrit du *De Interpretatione* (70). Huet «y fait paraître autant de bon goût et de discernement que d'élégance et de politesse, et imite parfaitement le *Brutus* de Cicéron» (71). «On y admira la beauté du style, la force des raisonnements, la grande lecture et la judicieuse critique de l'auteur» (72)! Le P. Poussines lit et relit souvent l'ouvrage «avec un plaisir incroyable pour y goûter l'élégance du siècle d'or de la latinité» (73). M. de Nesmond, évêque de Bayeux, le relit aussi (74); Bossuet qui «a lu avec plaisir ces excellents dialogues qu'il souhaitait il y a longtemps de revoir», pressera Huet de donner une nouvelle édition de son livre (75). Pierre Mambrun,

Antoine Halley, Garaby de la Luzerne écrivent des vers enthousiastes pour féliciter l'auteur (76)!

«Nous croyons avoir donné notre avis sur les traducteurs illustres avec objectivité et impartialité», déclare Huet en terminant son *Traité*. Sur son propre exemplaire, et en marge de ces lignes, il a écrit ces mots «cela fait allusion à notre livre des traducteurs célèbres, p. 129, où nous écrivons que l'art de traduire a été *presque* méprisé par les très anciens grecs. Ce terme *presque* et les choses auxquelles il s'applique, démontrent clairement que nous ne sommes pas en défaut; *sed et vox illa fere et quæ iis subjiciuntur aperto demonstrant nos culpa vacare*» (77). Scrupule d'honnêteté de la part d'un traducteur digne de ce nom : sans doute; mais avant tout, précision toute géométrique du savant qui cherche la clarté. Pour exercer la profession de traducteur, il faut nécessairement trois qualités, écrit Chapelain à Huet le 9 avril 1661, et vous les possédez : «la première, qu'on entendît parfaitement la langue de laquelle on traduisait; la seconde, que l'on écrivît parfaitement celle en laquelle on traduisait; la troisième, qu'on possédât parfaitement les matières de ce que l'on traduisait» (78). Le *De Interpretatione* est plus qu'un code à l'usage des traducteurs; c'est le guide parfait de ceux qui se livrent à l'histoire des sciences!

Notes

(60) *Commentarius*, p. 309.

(61) *Petri Danielis Huetii De Interpretatione libri duo, quorum prior est De optimo genere interpretandi, alter De claris interpretibus*. Paris, Séb. Cramoisy, 1661, in-8°, pp. 1-8.

(62) L. TOLMER. – *Vingt-deux lettres inédites d'André de Graindorge à P.-D. Huet*. Mémoires de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen, 1941, pp. 201-262.

(63) *De Interpretatione*, p. 16.

(64) *Ibid.*, p. 17.

(65) *Ibid.*, p. 22.

(66) *Ibid.*, p. 25.

- (67) *Ibid.*, p. 88.
- (68) *Ibid.*, p. 157.
- (69) *Ibid.*, p. 161.
- (70) DE BLIGNIÈRES. – Essai sur Amyot, p. 259.
- (71) Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques, Paris, 1708, V-160.
- (72) *Nouv. Mém. d'Hist.*, par l'abbé D'ARTIGNY, 1-406.
- (73) Correspondance adressée à Huet. Bibl. de Caen, ms. in-4° 206, t. I, p. 347.
- (74) *Ibid.*, t. I, p. 202.
- (75) *Ibid.*, t. I, pp. 253 et 259.
- (76) Ces poésies sont eu tête du *De Interpretatione*.
- (77) Bibl. Nat. Q. 1543 2.
- (78) *Lettres de Jean Chapelain* par TAMIZEY DE LARROQUE, t. II, p. 128.

Source : Extrait de Léon Tolmer, *Pierre-Daniel Huel (1630-1721) humaniste-physicien*, Bayeux, Colas, 1949, p. 220-224; 228 (notes). (Le titre donné à cet extrait est de nous.)